



C'est par les livres que Venise m'a été révélée. C'était un rêve impossible, comme un fantôme intellectuel, une chimère poétique. Les livres ont toujours habité mes voyages, avant, pendant, après. Le livre me permet d'imaginer, de magnifier ce je vois, de prolonger mon plaisir du voyage. Le livre sublime mon imaginaire et construit mes connaissances. Le livre est mon maître à penser, à apprendre. Venise est un livre d'images, un livre d'Histoire et d'histoires. Les livres sont ma mémoire, ma machine à émotions. Il y a la Venise de Casanova, de Goldoni, de Jean d'Ormesson, Thomas Mann, Michel Déon, Shakespeare ... La liste est inépuisable. Quel auteur n'a pas écrit sur Venise?

En voyage, j'ai l'habitude de chercher l'œuvre d'art partout où se pose mon regard. A Venise je gagne à tous les coups.

Arriver à Venise par la mer a été l'expérience la plus probante. On peut s'imaginer l'émotion des marins vénitiens revenant de campagne. Pour moi, la première émotion visuelle est sublimée par le roulis et le tangage. La dimension maritime de la ville apparaît comme une communion intangible. L'impression d'embrasser la lagune procure une excitation indéfinissable. Passé le Lido, les premières gondoles révèlent le territoire. La fièvre vénitienne s'insinue progressivement dans mon corps et fait exploser mon système sudoral.

Je débarque avec délice près de la place St Marc. Je foule enfin les pavés de mes rêves. Je me noie au milieu d'une nuée de pigeons voraces. Serais-je dans un remake des oiseaux d'Alfred Hitchkok ? Mais l'épouvante n'est pas au rendez-vous, seulement un désagrément, surtout quand ils viennent se percher sur mon épaule.

Je ressens l'appel du Campanile. C'est le meilleur observatoire pour survoler la lagune et la ville. Avec la caresse du soleil levant, je plonge mon regard, dans un large plan d'horizon circulaire, sur toutes les œuvres d'art et de la nature qui enveloppe la tour.

Le Café Florian, la coqueluche des célébrités, me fait la promesse d'un délicieux chocolat. La tour de l'horloge se dresse, en face, protégée par la cloche aux maures, le lion de St Marc et le doge Barbarigo. Un orchestre de chambre en terrasse fait honneur à Verdi qui y avait ses habitudes.

Venise c'est naturellement, les grands monuments, la basilique, l'opéra la Fenice, le pont du Rialto et les magnifiques palais qui bordent le Grand canal, mais ce que j'aime, avant tout, ce sont les « sestieri » les quartiers les moins fréquentés, les petits chantiers de construction de gondoles de Santa Croce, ou encore le Ghetto, l'Arsenal.

Quand aux îles de la lagune, celle que je préfère c'est Torcello. Une basilique, la plus ancienne de Venise, quelques maisons autour de la place c'est tout ce qu'il reste de cette cité. Elle fut l'île principale, la plus peuplée, dès le VI^{ème} siècle.

Aussitôt débarqué, j'emprunte un chemin bordé de fleurs odorantes, fleurs des prés, glycines, coquelicots, herbes folles. Une sensation de paix, de silence, rompue par quelques piailllements de petits oiseaux et de mouettes.

Burano la voisine, caracole entre Torcello et Murano. Les façades colorées au bord du canal abordent avec insolence, l'œil du visiteur. Patchwork de grand mère ou art abstrait ? Là est la question. Burano, La Venise paysanne qui rivalise d'élégance. Une beauté brute et subtile à la fois, ravit les regards et provoque le désir de chevalets ou de photographies.

Au retour, sur l'île majeure de la lagune, la bellissima Venezia, un arrêt au cimetière de l'île San Michele s'impose. C'est un cimetière pas comme les autres. Une forteresse des morts, flottante et fascinante. Si ce n'étaient les moustiques, on y resterait toute la journée. Napoléon a eu encore une fois une très belle initiative que de faire édifier cette maison de l'éternité.

Depuis les quais des fondamenta nuove, je me dirige vers le Ghetto, le plus ancien d'Europe. C'est un lieu, étrange, hanté par l'histoire. Je plonge dans un passé sombre, je croise quelques juifs orthodoxes de noir vêtu, chapeautés et nattes pendantes qui donnent l'impression d'avoir remonté le temps.

Avant de me laisser emporter par la foison des oeuvres d'art des grands maîtres de la peinture, de l'architecture, je me perds dans les rues obscures, les petits ponts plein de charme, sans repère, je me sens comme un gondolier de la terre ferme. Je fais mon plein de tableaux vivants. Je me rêve en Canaletto. Au détour d'une placette, je tente un « ombra » un délicieux prosecco au comptoir, avant la pause prandiale. Le repas sera vénitien ou ne sera pas...la carte me propose des « sarde soar » sardines à la vénitienne et des « moeche fritte » crabes mous panés. sublime ! Le tout est arrosé d'un Piave malanotte, vin blanc du Veneto, aux arômes, à la fois floraux et fruités tout à fait adapté pour ce festin.

Si Charles Aznavour chantait: Que c'est triste Venise au temps des amours mortes...Je prends volontiers le contrepied pour clamer que Venise est joyeuse, riieuse, séductrice, un tantinet hâbleuse et sensuelle. Elle sublime l'amour. Même si le pont des soupirs, n'est en rien dans l'histoire, le pont des amoureux, le mot soupir en est un symbole. l'image des amoureux en gondole, glissant sous le pont renforce cette impression. A Venise le rêve est constant. Nos yeux, notre esprit le portent et le transportent, il est éclairé par le soleil qui irise l'eau des canaux, qui illumine les façades colorées et fleuries. La réalité et l'irréalité se confondent. Elles déstabilisent et troublent tous nos sens. On quitte Venise grisé avec un sentiment d'addiction qui oblige au retour.

